UN FILS.

I

—Le café sur la terrasse, dit M. Tourane à la bonne.

Il prit tendrement le bras de son fils et l'emmena par le vieux cabinet de travail, devant le grand crépuscule. La plaintive lumière animait cent contrées voyageuses. Il tombait une mélancolie si véritable, tiède et parfumée, qu'on ne rêvait plus que de bonheur. Et M. Tourane regardait avec ravissement son grand garçon brun, aux yeux d'ambre, à la bouche vermeille. Il était fier de l'avoir créé et de l'avoir armé pour la vie cruelle, fier de lui avoir fait l'enfance heureuse et de soutenir sa jeunesse. Il pensait :

—Il n'y a pourtant rien de plus beau et de plus doux !

Il servit lui-même le café et tendit à Charles un cigare bien sec, choisi avec soin.

—Il sont très bons....et je ne sais pourquoi je les trouve tout à fait en harmonie avec ces beaux déclins d'été .... Je les nommerai mes Crépuscules !

Charles sourit et alluma le petit rouleau odorant.

Le père reprit :

—C'est une minute de bonheur....je suis si content de t'avoir là, mon Charles !....Nous allons passer la soirée en tête à tête, tu veux ?

Charles répondit distraitement :

—Oui.

Ils prirent le café avec lenteur. M. Tourane parlait. Il avait de l'esprit, de la philosophie et la plus délicate expérience. C'était un causeur recherché. Mais Charles ne prêtait qu'une attention vague à ses propos.

La lumière quitta peu à peu les nuages ; on commença de voir briller les grosses étoiles ; un lac de cuivre pâlissait de minute en minute sur l'occident. Et M. Tourane dit :

—Vois-tu, mon petit Charles, tout passe, tout casse, tout lasse, mais la joie d'avoir fait un homme est absolue. La vie ne peut rien m'offrir de plus agréable que ta présence !

Charles ne fut pas insensible à ces paroles. Il eut un mot aimable, tira sa montre et murmura :

—Neuf heures.

M. Tourane tressaillit. Une petite ombre passa sur son âme. Il demanda :

—Marc ou cognac ?

—Marc.

Le rouge mourait, une lueur violescente demeura sur le fond du ciel. Et les étoiles se précisèrent. Il y eut toute espèce de jolis reflets dans la ténèbre, qui jouaient à cache cache par les jardins et les pièces d'eau. Les fenêtres allumèrent leurs énigmes, leurs mille contes de fées, leurs mystères de destinées si proches les unes des autres et aussi distantes que des univers.

Les deux hommes prirent lentement le marc au goût vague de térébenthine. Ensuite Charles tira de nouveau sa montre :

—Neuf heures vingt !

M. Tourane tressaillit encore, puis avec un confus accent de supplication et de crainte :

—Qu'importe l'heure ? Nous avons le temps....

Charles ne répondit pas.

—Encore un cigare ! repartit le père....Et je vais faire monter de la bière....

—Pas pour moi !

M. Tourane soupira et se tut. Charles finit son deuxième cigare, fit quelques pas sur la terrasse et tira sa montre pour la troisième fois :

—Neuf heures trente cinq !

Puis, avec un peu de gêne, car il était bon garçon :

—Je vais faire un petit tour pour me dégourdir.

Le père dit avec timidité :

—Si je t'accompagnais ?

—Ça ne t'amuserait pas....Ils sont là, Durel et Jeanmain, à m'attendre....Ils s'étonneraient de ne pas me voir....

Et M. Tourane eut la vision d'une salle de billard fumeuse, de jeunes hommes tapageurs et stupides. Il eut un court mouvement de révolte,—avec l'envie que Charles tint la promesse qu'il lui avait faite.

Mais il répondit résigné :

—Va !

Charles ne se le fit pas redire.

II

Et M. Tourane resta seul devant le grand soir mélancolique. Son cœur était lourd, sa pensée pleine de souvenirs accablants. Il apercevait, mêlée aux lueurs du ciel, sa vie de travail, de misère et de renoncement. Depuis vingt ans, elle avait été tout entière occupée du bonheur de son fils, pleine de labeur aride, de crainte du lendemain et de lassitudes mortelles. Dans son ardent idéal de père, il avait fui les choses charmantes et s'était interdit presque absolument ces aventures délicieuses qui sont la plus haute palpitation de l'être, et que les agréments de sa personne ne lui rendaient pas difficiles. La joie de voir grandir sa belle fleur vivante, de voir la chenille devenir le petit garçon ailé, l'adolescent rêveur et le brillant jeune homme avait tout absorbé. Les beaux jours du fils avaient été les beaux jours du père, et les petits maux de l'enfant les supplices de l'adulte. Tout cela, dans le soir aimable, était une chose morte. M. Tourane sentait une distance infinie, un infranchissable gouffre, entre son âme et celle de l'être trop aimé. Et c'était comme si, moralement, il avait été un de ces vieillards sauvages que leur descendance immole quand leurs membres sont devenus trop roides et leur regard trop incertain.

Et il criait :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! C'est la mort !....Qu'ai je fait pour n'avoir pas un peu de tendresse après tant de sacrifices ?

Et tout à coup il vit une autre terrasse au fond d'une province—et son propre père, avec qui il finissait de prendre le café, par un soir de juin.

Et lui aussi était impatient de partir, et il regardait l'heure pendant que le vieil homme lui parlait avec détresse. Son cœur éclata de remords, de misère ; il soupira dans la nuit :

—Mon père ! Mon père ? Si je pouvais....

Puis il se tut, et tout à coup la résignation revint, il se mit à penser amèrement que la Mort serait trop dure, si elle n'était préparée par l'Abandon.

UN HEROS INCONNU :

Le Caporal Saint-Jacques.

Dans un des derniers numéros du "Carnet," la très intéressante revue que dirige, avec succès, M. le comte de Fleury, le général F. Canonge nous fait connaître un admirable fait d'armes resté jusqu'ici à peu près inconnu. Il s'agit de la défense de Monzon, petite place d'Aragon, par une poignée de gendarmes et de canonniers, pendant quatre mois et demi (du 27 septembre 1813 au 18 février 1814) contre une armée de 4,000 hommes extrêmement entreprenants et audacieux.

La défense du fort de Monzon, dit fort justement le général F. Canonge, n'a pas fait progresser l'art de l'ingénieur, elle n'a pas exercé d'influence sur la marche des événements ; et cependant elle intéresse au plus haut degré. C'est que les manifestations actives de la pensée et de la volonté constitueront toujours, si on les oppose à la matière, le plus beau des spectacles.

L'honneur de la défense de Monzon revient tout entier à un simple caporal du génie, Pasqual, dit Saint-Jacques, dont l'énergique autorité fut acceptée du premier coup et sans contestation par tout la garnison, officiers et soldats.

Placé au degré la plus modeste de la hiérarchie militaire, d'une instruction à peine ébauchée, d'une intelligence ordinaire, Saint Jacques devient peu à peu, grâce à l'ascendant de la force morale, l'âme même de la défense ; il est accepté d'emblée par ses inférieurs et même par ses supérieurs, les trois officiers, qui se rangent à ses avis et ne le contrarient en rien dans leur exécution.

Il grandit à mesure que les besoins de la situation l'exigent ; il prévoit, il trouve des solutions pratiques ; il conçoit et il exécute, donnant partout l'exemple et se prodiguant sans marchander. Son nom mérite d'être sauvé de l'oubli, parce qu'il est rare d'assister à un triomphe aussi complet et d'autant plus éclatant que le point de départ était plus humble.

Il faut le voir à l'œuvre ; il faut se représenter son infatigable et ingénieuse activité à travers les Notes "d'une incorrecte grandeur" qu'il a écrites, au jour le jour, pendant le siège.

Au commencement du siège, je ne me suis trouvé dans le fort qu'avec quatre pelles, deux marteaux de maçons, deux scies, trois haches et trois pioches. Je n'avais ni chandelles, ni paniers pour les mines. Je n'avais ni enclume, ni charbon pour réparer les outils.

Lorsque je m'aperçus que l'ennemi paraissait dans l'intention de nous attaquer par les mines, je demandai dans la garnison les hommes de bonne volonté pour travailler avec moi, comme mineurs. Il se présenta douze gendarmes, le caporal d'artillerie et deux canonniers, pour les moments où ils ne seraient pas de service dans leurs batteries.

Dès que l'ennemi eut commencé ses travaux de siège, je suis obligé de faire tuer les bœufs, pour avoir la graisse pour faire des chandelles pour les contremines. Ces chandelles furent fabriquées par un gendarme.

J'avais désigné un canonnier, qui était forgeron, pour les réparations des outils, lequel se servait d'une bombe pour enclume et d'une peau de bouc pour soufflet. J'ai fait faire du charbon, pour les réparations des outils, avec du bois de l'approvisionnement.

Les deux premières mines que j'ai prises à l'ennemi m'ont procuré des pioches, trois marteaux de maçons, quatre pelles et dix paniers à terre.

Chaque jour, ce sont de nouvelles contre mines à creuser pour déjouer les attaques de l'ennemi, de nouveaux combats souterrains à soutenir.

Le 16 décembre, le garde du genie descend du fort avec ses mineurs, la garnison sous les armes et sur les remparts pour les protéger. Il rentre dans la mine éventrée la vieille, et y continue ses travaux d'attaque ; il ne tarde pas à y rencontrer la communication de trois mines de l'ennemi. A 10 heures du matin, ils rencontrèrent l'ennemi qui était retranché dans la communication commune à ses trois mines. Ils le repoussèrent de ses retranchements, prirent les baïonnettes qui sortaient des créneaux en sacs à terre et arrachèrent les sacs et les étançons en bois. Ils se rendirent maîtres des trois mines à force d'obus et de grenades à main, et poursuivirent l'ennemi jusque dehors de ses mines. Le feu a duré pendant quatre heures dans les souterrains....Les mineurs de l'ennemi, auxquels nous avons par là coupé la retraite, ont été enterrés sous les ruines de leur mine, ainsi que les soldats et les paysans.

Dans cette action, le garde du génie a été blessé à la tête d'un éclat d'obus. Un gendarme, sur le rempart, a eu la cuisse emportée d'un boulet de canon et en est mort. A côté de lui, le caporal d'artillerie a été atteint au bras droit d'une balle de fusil.

La seule récompense de Saint-Jacques fut, à la nouvelle de la retraite des troupes françaises d'Aragon, de faire sortir la garnison "avec armes et bagages et 40 cartouches dans chaque giberne, et d'emmener une pièce de canon chargée et mèche allumée tout le long de la route jusqu'à l'armée française en Catalogne, avec un approvisionnement de 60 coups dont 30 à mitraille et 30 à boulet."

Saint Jacques ne reçut qu'en 1832 la croix de chevalier de la légion d'honneur ; il mourut sous-officier du génie en 1833.

Le Centenaire DE CONDORCET.

Le lycée Condorcet a cent ans. Depuis un siècle, sous ses portiques aux lourdes colonnes qui ont gardé l'apparence monacale de jadis, se sont engouffrés des essaims d'écoliers. A l'abri de ses vieux murs, des générations entières se sont instruites et y ont empli cette petite besace de science que chacun de nous doit emporter sur le chemin de la vie....

Condorcet, où l'internat est et fut toujours ignoré—Condorcet dont les portes s'ouvrent en plein milieu de Paris et laissent entrer les bruits du dehors, le frémissement de l'activité de la cité jusque dans ses deux vastes cours et ses salles d'études—Condorcet a une physionomie très spéciale et très sympathique ; il est le lycée le plus imprégné de parisianisme que nous ayons ; ses élèves savent quelle est la pièce à la mode, quel acteur a du talent, quel autre du ridicule : ils discutent le dernier poème du glorieux académicien—qui est leur ancêtre— ou abordent bravement la plus récente discussion de la Chambre. Et quand il faut travailler, ils écoutent des maîtres qui mettent une rare conscience à se faire comprendre de ces jeunes esprits.

Tout cela a donné une popularité à Condorcet qui ne se dément pas. En apprenant par la lecture des journaux que bientôt serait célébré le centenaire de leur vieux lycée, des "anciens" se sont émus. Le maire d'une toute petite ville de Normandie a envoyé au proviseur, sous enveloppe, cinquante francs pour contribuer à la fête projetée. Un membre de la Chambre des seigneurs de Prusse, qui fit là ses études avant la guerre et qui a la reconnaissance du cerveau, a expédié vingt-cinq louis dans la même intention. Et les dons ainsi affluent.

Le 28 janvier jeudi dernier donc, sous la présidence de M. Casimir Perier, un banquet a été donné à l'hôtel Continental. Il était organisé par l'Association des Anciens Elèves—et tous ceux qui ont ce titre de "diabadens", y ont pu prendre place.—D'autre part, M. Jules Claretie a présidé une autre cérémonie : la pose d'une plaque sur les murs du lycée, où les deux chiffres 1804-1904 sont gravés dans le marbre.—Enfin une fête pour les élèves est préparée....M. Désiré Blanchet, proviseur de Condorcet, et M. Claverie, censeur ont un secret et ardent désir, dont ne s'étonneront pas ceux qui les connaissent ; ils souhaitent vivement que la générosité des anciens élèves ne leur permette pas seulement cette éphémère consécration du centenaire, mais la création d'une "bourse" qui serait durable et aiderait chaque année un élève distingué, mais pauvre, à achever ses études.

Nous ne rappellerons pas l'histoire du vieux lycée, et comment, après s'être appelé Bonaparte, Napoléon, Bourbon, de nouveau Bonaparte, puis Fontanes, il reçut le nom du philosophe qui écrivit les Progrès de l'esprit humain. Encore moins pouvons-nous, en ces lignes trop brèves, conter ses transformations qui furent intéressantes et pittoresques. Mais nous voudrions évoquer rapidement quelques uns de ceux qui, après avoir été ses élèves, devinrent des hommes de premier rang et marquèrent leur place dans la politique, la littérature, la finance ou les arts.

Ce furent Ernest Legouvé, dont la mort est encore récente, et dont la durable jeunesse se souvint toujours que son adolescence avait fleuri à Condorcet ; le duc Albert de Broglie, mort en 1901, qui avait pris au lycée Bourbon le goût des études historiques, et que son Histoire de l'Eglise et de l'Empire au quatrième siècle fit succéder à l'Académie française, en 1862, au Père Lacordaire ; Berryer, le grand orateur légitimiste ; l'écrivain Jean Jacques Ampère ; le maréchal Magnan, le duc de Bassano, le marquis d'Audiffret, M. Casimir-Perier, qui fut ministre sous M. Thiers ; le vaudevilliste Dumanoir, oublié maintenant, et jadis "le roi du couplet" ; M. Allou, l'ancien bâtonnier ; le célèbre critique Sainte-Beuve, qui avait été un des triomphateurs des concours généraux, comme plus tard Hippolyte Taine et Prévost-Paradol, tous deux élèves de Condorcet ; le maître du rire Eugène Labiche ; Léon Say, qui fut ministre des finances ; le journaliste Albert Millaud, l'essayiste et critique d'art Charles Yriarte, l'universitaire Girard, le ministre Adolphe Cochery, M. Filon, le précepteur du Prince impérial.

Considérons le groupe des hommes de gouvernement. Nous y remarquons d'anciens élèves de Condorcet : M. Jean Casimir-Perier, l'ancien président de la république ; le baron Heeckeren, l'ancien sénateur ; le baron de Mackau, l'éminent député ; M. Alexandre Ribot, l'ancien ministre, qui sera peut être dans quelques jours le président de la Chambre ; M. Maurice Quentin-Bauchart, conseiller municipal du quartier des Champs-Elysées ; M. Paul Chassaigne-Goyon, son collègue ; — et deux exilés, M. Paul Déroulède et M. Marcel Habert....

Dans les affaires étrangères : M. Philippe Crozier, l'ancien directeur du protocole, et qui maintenant représente la France à Copenhague ; le marquis de Montebello, qui fut ambassadeur à Saint-Pétersbourg ; M. Armand Nisard, ambassadeur à Rome.

Dans les lettres : plusieurs membres de l'Académie française—le grand poète Sully-Prudhomme, notre éminent collaborateur M. Albert Vandal, M. Paul Hervieu, l'auteur du Dédale ; M. Paul Deschanel, un des plus lettrés parmi nos orateurs politiques ; M. Abel Hermant, romancier délicat et curieux psychologue ; M. Jean Richepin, le vrai chantre de la mer ; M. Gaston Calmettes, directeur du "Figaro" ; M. René Doumic, dont les lecteurs de la "Revue des Deux-Mondes" peuvent apprécier la saine et forte critique ; M. Fernand Gregh, dont deux recueils de vers ont affirmé la rare valeur ; nos confrères, M. Armand Schiller et M. Raymond Bonyer ; nos collaborateurs M. Gaston Pollonnais et M. Raymond Lécuyer ; M. Jules Comte, le directeur de la Revue de l'Art ancien et moderne ; M. Paul Ollendorf, qui après avoir dirigé une importante maison d'éditions est avec M. Périvier, le co-directeur du Gil-Blas ; et d'autres encore, parmi lesquels un mort, regretté des lettres : M. Lucien Mühlfeld.

Avant de terminer, citons du moins deux directeurs de théâtre : M. Georges Grisier, qui a rajeuni l'Ambigu ; M. Eugène Poé, dont on sait le rôle à "l'Oeuvre" ; et deux artistes, M. Edouard Detaille, dont la science admirable nous vaut chaque année de belles œuvres pour nos musées ou nos monuments ; et M. Jean Béraud qui sait être à la fois un excellent peintre et un peintre spirituel.—M. Jean Béraud, dont l'alerte pinceau a rappelé plusieurs fois le souvenir de Condorcet, la grande porte où s'attardent les élèves, une cigarette virile à leurs lèvres d'adolescents.

X.

Pour Dire Entre Deux Paravents.

Mon Loyer Court

(MONOLOGUE POUR HOMME.)

Rassurez-vous.... Ce n'est pas un monologue.... Deux mots et je m'en vais. (Un temps.) Comment me trouvez-vous ?.... Notez que je m'adresse, en ce moment, aux jeunes filles à marier.... Comment me trouvez-vous ? (Un temps) Ce silence m'étonne.... Très bien ! je file dans une autre soirée.

"Fausse sortie."

—Hein ? Quoi ? On a parlé. —Voyons, c'est vous, mademoiselle ? Répondez, je vous en prie .... je suis pressé.... mon loyer court....Voulez vous de moi ?.... Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez savoir ? Ma position ? —Graveur, mademoiselle, je grave.—Ma fortune ?—J'ai beaucoup d'oncles en province, je ne les ai pas encore réalisés, mais ils m'aiment ; je sais qu'ils m'aiment.—Mon nom ? Têtard. Tout le monde ne peut pas s'appeler Ville-d'Avray. Ma vie ?—Je me lève à huit heures .... (Souriant avec paillardise.) Ah ! je me lève à huit heures,—je grave, je déjeune, je grave, je dîne, je grave, je me couche. Ma biographie manque d'intérêt. Je suis né comme tout le monde, j'ai grandi comme tout le monde, je suis banal. Ce n'est que depuis un an que ma vie prend un aspect curieux.

Il y a un an, Roufflack, un de mes vieux amis, fait irruption dans ma chambre et me dit :

—Tu plais !

—Je plais ?....

—Oui, tu plais. Tu étais bien, lundi dernier, au parterre à l'Odéon ?

—Oui, mon ami !

—Une famille t'a remarqué.

—Est-il Dieu possible ?

—Il est Dieu possible. Une famille t'a remarqué. Ton attitude nonchalante, ton accoutrement ridicule, ton air un peu bête, un je ne sais quoi qui.... Enfin, tu plais !.... As-tu des des gants blancs ?

—Blancs, non. Crème, parce que ça se salit moins ; alors....

—Alors, mets les.

—Ah ! il faut que je....

—Oui, et file rue de la Chaussée d'Antin, 12 Tu demanderas la main de Mlle Cryptogame.

—Crypto ?....

—Cryptogame. Tu t'appelles Têtard. Elle ne perdra rien au change. Elle. Je ne t'accompagne pas. Il ne faut pas avoir l'air d'avoir l'air !....

Tel fut l'entretien que j'eus, il y a un an, avec mon ami Roufflack. Je cours rue de la Chaussée d'Antin, je tombe dans un salon crème (comme mes gants, ça allait bien) et je trouve là une vieille dame qui tricotait près d'une jeune fille qui lisait du Chateaubriand... Une jeune fille charmante !.... Un œil !... Oui, un œil, elle est borgne.... On ne peut pas tout avoir !

—Vous désirez, monsieur ? me dit la vieille dame qui tricotait.

—Mon Dieu, madame, je désire.... C'est mon ami Roufflack qui....

—Ah ! très bien !.... Adèle, sortez.

Deux mois après, fiançailles ; trois mois après, location d'un appartement ; quatre mois après, achats de meubles ; cinq mois après... rupture ! Oui, rupture ! Ma belle-mère trouvait, décidément, notre chambre à coucher trop petite. J'ai eu beau lui faire observer que ça n'avait pas d'inconvénient, elle la trouvait trop petite. Nous nous sommes disputés. On a rompu. Et me voilà, après avoir signé un bail de neuf ans, seul dans un appartement de dix huit cents francs, chambre à coucher, cabinet de toilette, salle à manger, cuisine, deux salons et un long corridor.. Quand je me promène là dedans, c'est lugubre ; j'ai l'air d'un hanneton dans la salle des Pas-Perdus. Voilà pourquoi j'ai besoin d'une femme. Pour me mettre dans mes meubles ! Mon loyer court, je cours aussi, nous courons tous les deux.... Seulement, lui va beaucoup plus vite que moi....

Quand Roufflack vient me voir, nous nous mettons chacun dans un salon, pour meubler, puis nous causons comme ça ; c'est fatigant, parce que nous sommes obligés de hurler. L'autre jour, pour me distraire, j'ai fait venir une fanfare. Elle m'a joué des airs bruyants. Ça meublait, j'avais l'air de donner une soirée. Seulement, les voisins se sont plaints ; le propriétaire m'a écrit une lettre très amère et je ne reçois plus de fanfares. Quand je veux bien m'amuser, j'allume toutes mes bougies et je danse.... tout seul, sans accompagnement.... C'est funèbre ! funèbre ! — Vous voyez bien qu'il me faut une femme !....

Depuis six mois, je vais de bals en bals, de soirées en soirées, j'use des habits et des gants crème, je n'arrive pas à me faire remarquer ; je suis trop banal. Il faudra que je retourne à l'Odéon ; je trouverai peut être encore une famille myope qui m'admirera ; ou bien je filerai à l'étranger ; j'en ramènerai une négresse.... Mes meubles sont en poirier noirci....Elle ira avec mes meubles !....Et puis, une négresse, c'est une habitude à prendre....Si je meurs, elle aura l'air de porter éternellement mon deuil ; ça fait toujours plaisir....

Enfin, nous n'en sommes pas là. Je me perds dans des idées noires ... très noires.... j'ai tort.—Voilà, mademoiselle, voilà ce que j'avais à vous dire.—Je comprends que vous hésitiez à vous prononcer devant une assistance aussi nombreuse...je comprends ça.... je comprends ça....

Je demeure rue Caumartin, 22, à l'entresol. De deux à quatre. Une chambre à coucher, deux salons, cabinet de toilette, cuisine et un long corridor. La chambre à coucher est un peu petite ; mais, je vous le répète, ça n'est pas un inconvénient.—Je file dans une autre soirée.

GEORGES BERR,
Sociétaire de la Comédie-Française.

Friandises de Sauvages.

Que diriez vous, chères lectrices, d'une friture de vers de terre ? Vous faites la grimace : c'est pourtant là le mets de prédilection des sauvages australiens. Les Yamparicos de l'Amérique du Nord préfèrent, eux, un plat de punaises bouillies....."Quelle horreur !" dites vous. Mon Dieu ! des goûts comme des couleurs, affirme le proverbe, il ne faut pas discuter, et le proverbe a raison, car l'Australien mangeur de cheuilles, qui vous dégoûte si fort, manifeste de son côté la plus profonde répugnance pour l'Européen mangeur d'huitres.

Ecoutez, d'ailleurs, la description de certaines préparations culinaires des sauvages d'Afrique ou d'Océanie, elles ne manquent pas d'une certaine saveur pittoresque :

Certaines peuplades nègres de l'Afrique raffolent du gâteau de fourmis. Ils entourent de branchages et de menu bois le petit tumulus conique que forme la fourmilière, y mettent le feu, et l'attisent en soufflant, à plat ventre par terre ; les fourmis veulent se sauver dès qu'elles sentent la chaleur, mais, ne pouvant franchir le cercle de braise qui les entoure, elles rentrent chez elles et y cuisent comme un gâteau au four. L'opération dure une demi heure ; il reste à ouvrir la croûte et l'on y trouve une pâte gluante et noire, une sorte de caramel mou, dans lequel on n'a plus qu'à plonger les doigts pour les lécher ensuite.

Voulez-vous maintenant la recette du "ragoût à la hottentote", la voici :

Chacun arrive à l'heure du dîner avec le produit de sa chasse : rats, canards, porc-épic. Sur le feu il y a un grand vase de terre qui chauffe ; on y jette tout ce qu'on a trouvé, avec le poil, les os, les intestins ; on y mêle quelques racines hachées, du gazon pilé ; on imbibe d'eau le tout, et on le tasse avec les pieds ; cela fait, on met à cuire. Quand on juge que la cuisson est à point, on brise le vase, et il en sort une grosse boule, quelque chose comme une purée ayant la consistance du mastic. Alors le chef qui préside au repas compte les convives et partage la boule en autant de parts qu'il y a de bouches ; si la tribu possède un peu de graisse d'hippopotame pour rendre la "macédoine" plus onctueuse, le plus gourmet se déclare satisfait.

Les habitants des îles Sandwich préfèrent la viande cuite à l'étouffée :

Ils construisent pour cela des fours de pierre et de terre qu'ils commencent par chauffer à la température voulue ; après quoi, ils y introduisent vivant un cochon, un mouton ou un chien, et murent la porte du four derrière la malheureuse bête qui y cuira deux jours entiers. Quand on la sort de là, elle est moelleuse comme une pomme de terre "en robe de chambre", et le président du festin vous en sert une portion dans la calebasse qui fait office d'assiette.

Nous vous faisons grâce du Nuoc man ou huile de poissons pourris des Annamites et des festins de baleine en décomposition des Papuerrimbuls d'Australie. Et pour terminer, afin de vous porter, chères lectrices, à un peu d'indulgence pour la gastronomie des sauvages, nous rappellerons simplement que pendant le siège de Paris les habitants de la ville apprirent à apprécier le chat en gibelotte, le gigot de chien rôti et même le rat bouilli.

DEPECHES Télégraphiques

INHUMATION — DE — Whitaker Wright.

Londres, 30 janvier—Le corps de Whitaker Wright a été inhumé aujourd'hui dans le cimetière de l'église paroissiale de Witley, après un court service par le vicaire.

En outre des parents et de nombreux amis de Londres le gros de la population du village, qui est en deuil, est sorti par une pluie battante pour voir une dernière fois les restes de leur défunt châtelain.

Le fils et les deux filles du défunt conduisaient le deuil.

La veuve était trop malade pour assister à l'enterrement.

Sa couronne portait cette inscription "D'une veuve au cœur brisé".

Des lettres et des télégrammes de sympathie ont été reçus en nombre énorme par la famille.

—o—

LA REPONSE RUSSE

Berlin, 30 janvier—Bien que le ministère allemand soit incapable de confirmer la nouvelle reçue à Washington au sujet de la réponse satisfaisante de la Russie au Japon, il est porté à ajouter foi à ce rapport, étant d'avis que la Russie évitera de faire une réponse qui justifierait, vis à vis des puissances une déclaration de guerre.

Faux rapport.

Mombasa, Est Afrique Anglaise, 30 janvier—On a acquis la certitude que la nouvelle du massacre d'une expédition anglaise sous les auspices du syndicat de l'Est Afrique, par les membres de la tribu Turkhana, dans le voisinage du Lac Rudolf le 24 janvier, est incorrecte. L'expédition en question est arrivée à Teti, à 150 milles à l'ouest du Lac Rudolf, le 29 janvier, en bonne condition.

Troupes russes.

New York, 30 janvier — De petites escouades de soldats russes commencent à paraître sur les bords de la rivière Yalu, télégraphie le correspondant du Herald à Séoul, Corée. Vingt hommes montés sont entrés dans la Corée par Samsao, et 24 sont arrivés à Antung. Ce sont des officiers qui inspectent des sites pour des casernes.

Départ pour l'Europe

New York, 30 janvier—Son Excellence Ali Asghar Khan Atabeck Asam, le plus riche des Perses qui fut jusque dernièrement le grand vizir de son pays, s'est embarqué pour l'Europe aujourd'hui. Il arrivait de l'Ouest et il a été rappelé par une dépêche du Shah qui désire qu'il reprenne son poste.

La raison pour laquelle Son Excellence a quitté Téhéran en septembre dernier est quelque peu mystérieuse, mais il est évident qu'il avait dû déchoir et jugé prudent de quitter le pays sans délai.

Blessés par un voleur.

St Clairsville, Ohio, 30 janvier — Un noir surpris volant hier soir a blessé mortellement sans doute Albert Troll, caissier de la Seconde Banque nationale, et son frère, George Trol gérant du magasin de lingerie de Troll.

Les trois frères Troll soupçonnant la présence d'un voleur dans le magasin se tenaient aux aguets. Ils ont pris Howard Papsico sur le fait, mais celui-ci est parvenu à leur échapper et a fait feu sur eux en s'enfuyant.

On est à sa poursuite.

Placards incendiaires.

Canton, Chine, 30 janvier—Des placards ont été affichés dans la ville pendant la nuit, incitant les natifs à attaquer et à brûler le faubourg de Shamien qui renferme le quartier européen.

Les consuls ont demandé la protection du vice-roi.

Mort d'un poète.

New York, 30 janvier—Senor Luis Benjamin Cisneros, un poète péruvien renommé, est mort, d'après une dépêche de Lima, Pérou, au "Herald."